

Confiture

C'est comme cette impression que l'on peut avoir parfois de marcher sur un sol plane et stable mais qui, tout à coup, se dérobe sous nos pas ; cette sensation de flotter en l'air quelques secondes avant d'amorcer la chute ; ce temps qui se prolonge entre l'acquisition de l'information et la compréhension de celle-ci ; ce moment de surprise à l'issue duquel une réalité différente s'ouvre devant nous.

C'est ainsi qu'Eva décrirait aujourd'hui cette charnière de son existence, qu'elle appelle souvent, en elle-même, sa « réconciliation ». En elle-même, car elle n'en parle pas autour d'elle, Eva. Elle n'a jamais beaucoup parlé, encore moins de ce qui se trame dans l'intimité de ses tripes, et ne voit pas d'intérêt à porter sur la place publique ce qui constitue, somme toute, un pur non-événement. Pourtant elle est consciente de l'importance de ce moment.

Eva se souvient mal de son enfance. Les signaux bioélectriques qui, peut-être, continuent à entretenir ces archives lointaines dans un coin de son cerveau sont brouillés par les violents orages magnétiques de son adolescence. De cela elle se rappelle : sa révolte fut pleine et entière, brutale aussi, et du jour au lendemain, plus rien dans son environnement, dans son quotidien, dans son entourage ne trouva grâce à ses yeux. L'appartement : un taudis. Le village : un « trou à merde ». L'école : le néant absolu. Les amies d'enfance : des pétasses bourgeoises. Le père trop présent : un connard d'envahisseur. Le père trop absent : un connard de lâche. La mère deux fois remariée : une pute. Le frère aîné : un fils de pute (forcément). Elle-même, pour avoir pu fermer les yeux aussi longtemps sur cette médiocrité : une moins que rien.

Passons les multiples disputes suivies d'interminables jours de silence ; passons les cours séchés sans que personne sache où Eva pouvait bien traîner ; passons les fugues à répétition et les sermons des policiers ; passons la brève période de scarification infligée à son bras gauche ; passons les insultes à la psychologue appelée à l'aide par les parents ; passons les bagarres – des vraies bagarres de mecs – dans la cour de l'école, au bord du terrain de sport, sur la place du Tilleul ; passons les doigts d'honneur à quiconque osait la regarder ; passons les vulves et les pénis peints à la bombe sur toute surface plane et verticale un tant soit peu visible.

Eva était, comme qui dirait, en crise. Une crise dont personne n'avait anticipé l'ampleur, et dont personne ne voyait le bout.

Deux années passèrent, dans un tumulte dont l'onde de choc se répercuta bien au-delà de la cellule familiale, jusque dans les familles des élèves de sa classe, jusque dans le corps enseignant dont deux membres demandèrent à être mutés, jusque dans le règlement municipal qui fut adapté à la suite d'une énième provocation mêlant un taille-haie et l'appareil génital masculin – on vit ainsi apparaître

à l'entrée du jardin public une pancarte stipulant qu'il était strictement interdit aux visiteurs de tailler eux-mêmes les buissons et les arbres, propriété de la commune.

A la fin de sa scolarité obligatoire, Eva n'avait trouvé aucune voie et demeura sans activité durant deux années supplémentaires que ses parents, qui alternaient la garde, eurent beaucoup de mal à traverser. A bout de nerfs, ils lui fixèrent un ultimatum qui contraignit la jeune fille à trouver du travail pour assumer, au minimum, la charge financière des dégâts qu'elle causait autour d'elle.

Avec un CV comme le sien, il ne fut pas facile de convaincre. Elle finit pourtant par se faire embaucher, à l'essai, par le gérant du mini-marché du village. Elle ne toucherait pas à la caisse, mais serait chargée de ranger les marchandises dans les rayons.

C'est justement occupée à cette tâche qu'elle déballa un jour un lot de petits pots de confitures. Elle n'en avait jamais vu de pareils à la maison, mais leur aspect lui sembla familier. Intriguée, elle ouvrit un des bocaux, et le porta à son nez. Puis, incapable encore de reconnaître l'arôme, elle plongea son doigt dedans et goûta.

C'est le sucre qui ressortait le premier, mais très vite suivi de l'acidité, une acidité d'agrumes, quelque chose d'enseulé qui se répandait dans les joues. La confiture avalée, il restait encore en bouche une troisième sensation, l'amertume du zeste. Cette amertume sur la langue, qui descendait dans la gorge où elle s'agglutinait en une boule : ce fut cela qui déroba le sol sous les pieds d'Eva. Elle courut se réfugier dans l'arrière-boutique où elle se répandit en sanglots.

Il lui fallut racler avec son doigt trois des petits pots pour défricher le chemin que ces arômes tentaient d'ouvrir vers sa lointaine mémoire. Et la scène lui revint : son père, sa mère, son frère et elle, qui pouvait avoir cinq ans peut-être, installés sous l'auvent d'un mobil-home, dans un camping, probablement dans le sud de la France où la famille passait deux semaines chaque été. La table était chargée de baguettes et de croissants, de beurre, de miel, de confitures. C'était l'année où son père lui avait lu ce livre qui parlait d'un vieux monsieur bienveillant. Elle avait demandé ce que ça voulait dire, « bienveillant ». En lui tendant une tartine, sa mère avait expliqué que c'était le fait de vouloir être bon envers quelqu'un, juste comme ça, pour le plaisir d'être gentil. Et que la bienveillance, selon elle, devrait être la base de tous les rapports humains.

C'est une Eva hagarde aux yeux gonflés qui sortit du mini-marché sous les insultes du gérant, ce jour-là, le jour de sa « réconciliation ». Et aussi brusquement que la crise avait démarré, la crise cessa. Eva s'adoucit, redevint curieuse du monde qui l'entourait, répara les liens d'amitié qui pouvaient encore l'être, rencontra de nouvelles personnes, tenta de se rendre utile, passa des samedis entiers à repeindre des façades barbouillées. Pour changer, elle s'essaya à la bienveillance, et tout le monde s'accorde à dire que ça lui va beaucoup mieux.

Eva est seule à connaître la raison de son revirement. Mais un être attentionné et observateur, un jour, peut-être, lui demandera pourquoi à chaque fois qu'elle mord dans une tartine à la bergamote, elle caresse pensivement cette drôle de cicatrice en forme de pénis au creux de son avant-bras.